

ALAIN ORFERIT

La tête du Transfuge

I - FLEDERMAUS REBOOT



- Extrait -

Roman | Suspense | Thriller | Policier

EO EDITIONS
ORFERIT

FLEDERMAUS REBOOT

Du même auteur :

- **La tête du Transfyge**
1-Fledermaus Reboot

- **Krampus**

- **La bouche du Diable**

ALAIN ORFERIT

La tête du Transfyge
I - FLEDERMAUS REBOOT

Roman

Extrait

partie 1 - chapitres 1 & 2
pages 1 à 47

Editions Orferit

ISBN : 978-2-9545430-4-8
Copyright © Editions Orferit - Tous droits réservés.

*à Jacqueline,
qui aurait voulu pouvoir le lire*

*à Laurent,
mon frère d'armes et de bien d'autres choses*

*à ma petite fleur,
que j'aime*

I
flashes-back

Installation

La jeune femme reculée contre le mur, l'observait, anxieuse et impatiente tandis qu'il paraphait la liasse des documents. Elle n'aimait pas sa façon étrange de la dévisager, son regard brillant et baladeur ; elle avait réajusté son corsage et fermé son tailleur pour masquer son décolleté avantageux.

Il devait avoir au moins quatre-vingts ans, sans doute plus. Louer un deux-pièces au second étage sans ascenseur à l'âge où l'on s'inscrit plutôt sur les listes d'attentes pour obtenir une place en maison de retraite, cela n'avait rien de commun ; mais le client était recommandé. Un Anglais lui avait-on expliqué. Avec ses cheveux blancs dans les yeux, son teint blême, son long imperméable et sa canne décorée d'un imposant pommeau en verre taillé, il avait surtout l'allure d'un vieux sorcier. Un British excentrique, un gentleman ? Un vieux lubrique plutôt, pensait-elle tout en priant pour qu'il en finisse au plus vite avec le contrat, pour qu'elle puisse lui remettre ses clés et enfin quitter l'immeuble.

— Voilà donc, le trousseau, quatre doubles, votre dossier. Pour la moindre question, vous savez où est l'agence. Je file vite, je suis en retard, prétextait-elle en ouvrant déjà la porte. Bonne installation monsieur Faraday, ajouta-t-elle en évitant de lui serrer la main.

Zenobe Faraday, assis sur le bord du lit, observa la chambre et, par la porte ouverte, la pièce principale qui faisait office à la fois de salon et de cuisine, la façade de l'immeuble voisin par la fenêtre, les murs blancs fraîchement repeints ; l'appartement sentait encore le diluant.

Il n'avait que sa valise pour bagage. L'équipement sommaire du meublé lui suffisait. Il se leva et promena sa main sur la cloison immaculée. Dans une heure, il avait rendez-vous avec celui qui l'avait amené là.

— *Here we go...*

Zenobe Faraday et Adler Ostrup s'étaient rencontrés huit mois plus tôt, par hasard, mais sur invitation, à Genève. L'un et l'autre avaient été conviés à participer à un congrès sur les neurosciences, à la veille de Noël. Un temps glacial, un voyage épouvantable, une pagaille sans nom provoquée par une tempête de neige et des heures d'attente : un cauchemar pour quelques interventions improvisées devant une salle à moitié vide sur le thème pourtant passionnant des interfaces neuronales.

D'emblée ce drôle de type, improbable spécialiste de l'intelligence artificielle, geek hors d'âge aux allures de chat albinos efflanqué avait fortement intrigué le professeur. Tous deux coincés dans l'immense hôtel cinq étoiles à moitié désert, ils avaient passé l'essentiel des vingt-quatre heures qu'était censé durer le symposium à discuter. Faraday s'était montré immédiatement très intéressé par les travaux du professeur sur la mémoire et ils s'étaient quittés le lendemain, après une nuit de palabres à bâtons rompus, en se promettant de rester en contact. Ce qu'ils avaient fait depuis en échangeant régulièrement e-mails et documents sur leurs sujets d'intérêt commun.

À l'époque, Faraday n'avait rien dit à Ostrup des raisons motivant son engouement pour ses essais thérapeutiques et n'avait pas davantage évoqué la question dans sa correspondance. Il avait attendu plusieurs semaines pour, à l'occasion d'un séjour à Paris, lui révéler son amnésie.

Le vieil anglais avait-il l'air si malade ? En tout cas cet aveu n'avait guère étonné le neurologue.

Zenobe Faraday souffrait d'une amnésie rétrograde responsable de l'effacement total de ses souvenirs les plus anciens. Sa vie commençait seulement soixante-cinq ans plus tôt. Tout ce qu'il avait vécu avant les années 1944 ou 1945 s'était irrémédiablement perdu dans l'obscurité. Un sujet de choix pour Ostrup qui avait accepté de le prendre comme patient ; non sans réserve. Sa méthode dite d'exploration mentale, pour laquelle il menait des essais cliniques avec l'obtention de résultats prometteurs, demeurait expérimentale. Si elle pouvait éventuellement l'aider à recouvrer la mémoire, elle impliquait d'abord un travail de longue haleine dont les bénéfices pouvaient être très variables d'un sujet à l'autre, souvent décevants, parfois nuls. Dans les cas d'amnésies aussi sévères que la sienne, aussi ancienne, l'échec était malheureusement fréquent, l'avait-il prévenu en lui expliquant qu'en outre il devrait probablement s'organiser pour vivre un certain temps sur Paris.

Faraday l'avait assuré de sa détermination à tenter l'expérience, quelles qu'en soient les contraintes et les conséquences.

— *Here we go...*

Il était prêt.

Le professeur Adler Ostrup avait invité Zenobe Faraday dans un restaurant voisin de son cabinet dans lequel il avait sa table réservée. L'anglais avait à peine picoré dans son assiette, semblait absent, peu bavard.

Ostrup hésita à faire signe au serveur.

— Vous voulez autre chose ? demanda-t-il à Faraday.
Vous n'avez presque rien mangé.

— Non, merci. Je n'ai pas très faim.

— Vous êtes inquiet ?

— Pour le traitement, vous voulez dire. Non, pas exactement. Plutôt impatient.

— Je comprends... Vous pourriez être anxieux. Vous le savez, je vous l'ai assez répété, et vous connaissez bien mon travail désormais, vous voici engagé dans une thérapie longue et contraignante. Les patients que j'ai déjà eu l'occasion de traiter pourraient tous en témoigner : il ne s'agit pas d'une partie de plaisir.

— Doubteriez-vous de ma motivation ?

— Oh, non. Non. Je vous sais décidé. Mais, pardonnez-moi ma franchise, vous n'êtes plus un jeune homme et les effets secondaires sont physiquement éprouvants. C'est pourquoi j'ai autant insisté pour que vous établissiez ce nouveau bilan de santé avant de commencer.

— Satisfaisant...

— Oui, sourit Ostrup en le fixant par-dessus ses lunettes en demi-lune. Vos résultats sont excellents. Je voudrais être aussi vert que vous l'êtes au même âge.

Faraday sourit à son tour. Il avait donné une fausse date de naissance aux médecins de la clinique dans laquelle il avait effectué son check up. Parce qu'il ne serait probablement jamais aussi vieux que lui, il doutait effectivement qu'Ostrup puisse afficher une forme équivalente à la sienne.

Le docteur leva la main à l'adresse du serveur.

— Un café gourmand. Vous m'accompagnez ?

— Un espresso suffira.

Les deux hommes achevèrent leur repas en discutant essentiellement de la cervelle de Faraday, aussi de son installation dans la capitale. Comme toujours Ostrup constata que Faraday ne se livrait pas facilement ; mais il ne s'en formalisa pas outre mesure.

Sur le trottoir, il lui renouvela son offre :

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas. Vous commencez les médicaments ce soir, notre première séance est dans huit jours. D'ici là... J'organise une fois par mois un dîner chez moi avec des convives de choix : des

amis, des connaissances de tous horizons, scientifiques, artistes, hommes de lettres ou de pouvoir, quelques patients aussi, des gens très bien, du beau linge comme on dit. Ça pourrait vous amuser et vous me feriez plaisir en acceptant de venir vous joindre à nous. Vendredi, vingt heures ?

— Et bien, oui, volontiers. Comptez sur moi.

Zenobe Faraday avait regagné son appartement en faisant le détour par la pharmacie la plus proche avec l'ordonnance d'Ostrup.

Faute de pilulier, il avait disposé sur la tablette de la salle de bain le nombre prescrit de comprimés et de gélules pour les huit jours à venir, avait avalé dans une grande gorgée d'eau le premier cocktail sans hésiter, avait relevé ses cheveux en arrière et pointé son index tendu sur son front en se dévisageant dans le miroir.

C'était bel et bien parti. Sur le mur vierge entre la chambre et le salon, au feutre, il inscrivit la date et l'heure dans un coin. Puis il se laissa tomber sur le matelas dépourvu de draps, fatigué, mais confiant.

Sur la cloison, il avait marqué chaque nouvelle journée écoulée depuis le commencement de son traitement d'un nouveau signe. Il n'allait pas jusqu'à les graver dans le plâtre comme un condamné le ferait dans l'épaisseur des murs de sa geôle : il se contentait d'un trait de marqueur avec lequel il complétait ce curieux calendrier de multiples annotations que lui seul était en mesure de comprendre.

32 jours s'étaient écoulés et il venait d'achever sa quatrième séance d'hypnose ; comme à chaque fois, il avait mal au crâne et il savait que la céphalée n'allait pas tarder à devenir insupportable. Vaincre la précédente lui avait demandé deux jours de combat. Il s'agissait à chaque fois de véritables luttes, épuisantes. Ostrup lui avait promis que cet

effet secondaire plus que désagréable s'estomperait avec de nouveaux médicaments.

Assis sur le lit, il contemplait son œuvre. Les migraines n'étaient cependant pas son principal sujet d'inquiétude.

— *J'oublie le présent*, murmura-t-il.

Ce constat ainsi formulé semblait absurde, mais il était devenu pour lui une évidence préoccupante. Le traitement ne se contentait pas de lui filer des maux de tête. Il devait désormais relire les notes sur la cloison pour se souvenir des détails de ses journées passées ; au-delà d'une semaine, tout s'estompait. Trois jours plus tôt, il avait passé l'après-midi au Louvre pour se changer les idées et il ne s'en rappelait déjà plus.

Il se releva pour griffonner une pensée à ne pas oublier sur le mur avant de se glisser sous la couette en frissonnant.

— *Je vais crever*, pensa-t-il très sérieusement. Une hypothèse qui, le concernant, était plutôt absurde.

Il émergea nauséux, l'estomac au bord des lèvres. Péniblement il gagna la salle de bain et s'installa dans la douche. L'eau chaude cingla son visage ; il laissa longtemps le jet brûlant couler abondamment sur son crâne avec l'espoir qu'il puisse achever de lui nettoyer la cervelle aussi efficacement qu'il entraînait son urine au fond du bac. Pisser soulageait sa vessie pleine, prête à exploser, mais son bas-ventre demeurait douloureux, vrillé d'aigreur. En réalité, il mourrait de faim.

Dans la glace, il s'observa nu, dégoulinant, sa peau dangereusement tendue sur ses os saillants, encore plus pâle qu'à l'ordinaire. Ses cheveux blancs, son teint livide : il paraissait avoir été décoloré à l'eau de Javel. Pour le coup, il avait l'air d'un vieillard, de faire presque son âge. Il s'enveloppa dans une serviette. Le spectacle de lui-même décati ne l'émouvait plus. Il se rapprocha du miroir ; son regard

était lugubre, ses yeux comme souvent désormais étaient injectés de sang. Il faisait réellement peur à voir.

Il enfila ses vêtements, s'appliqua à discipliner ses cheveux et à se donner une allure humaine.

Il réalisa brusquement, en regardant par la fenêtre, qu'au-dehors, il faisait nuit noire ; et pour cause.

— *Shit, 1 heure du matin...*

Il finissait lentement mais sûrement par perdre la notion du temps. Plus les semaines passaient, plus il perdait facilement ses repères et se décalait. Levé de plus en plus tard, couché à plus d'heures, il redevenait sans le vouloir un oiseau de nuit dont le cœur n'était pas à la fête, sombre et solitaire. Pour rompre cet isolement, il s'était reconnecté.

Il s'assit derrière la table sur laquelle trônait le matériel informatique acheté quelques jours plus tôt, opérationnel depuis la veille. À partir d'un Mac pro récupéré chez un revendeur du quartier et bricolé par ses soins, il s'était monté une station de travail presque aussi performante que celle avec laquelle il avait l'habitude de travailler dans son bureau-laboratoire de BigDay. Il avait adressé le premier de ses messages à Letton Biggs, son ami et associé ; le second, il l'avait envoyé à Darkman.

Biggs, justement en voyage en Europe, lui avait proposé de le voir quelque part sur Paris avant de regagner l'Angleterre. Rendez-vous était pris pour un déjeuner dans le secteur de la gare de Montparnasse.

Quant à Darkman, il s'était empressé de lui répondre et depuis ils ne cessaient plus de discuter par messagerie instantanée comme s'ils ne s'étaient jamais perdus de vue, impatients de pouvoir se parler de visu, sans l'intermédiaire d'une webcam.

Et il était réapparu guide suprême, grand maître de la Vox Immortalis, après plusieurs semaines de silence volontaire. Son retour alimentait toutes les conversations sur les

forums. Il parcourut, amusé, quelques fils de discussions, relança l'un d'entre eux par l'un de ces posts énigmatiques dont il avait le secret.

Depuis plusieurs années, au-delà de ses recherches dans le domaine de la cybernétique, internet lui avait ouvert un monde de liberté alors que sa vie se rétrécissait à un univers de plus en plus contrôlé du fait de ses défaillances cérébrales. Avant de se décider à quitter Londres, lorsqu'il ne passait pas ses jours et ses nuits dans son bureau, il vivait sous surveillance quasi permanente, un garde-malade à demeure dans son appartement de Soho ; des mesures prises pour son bien, mais qui avaient en fin de compte transformé son quotidien en celui d'un prisonnier.

À cette heure avancée de la nuit, contrairement à lui, la plupart des membres de la Guilde dormaient. Il mit sa machine en veille et, dans le noir, il s'approcha de la baie vitrée. Il ne fermait jamais le store. Une fenêtre dans l'immeuble d'en face venait de s'allumer ; toujours la même, celle de la jolie voisine ; ce soir encore elle était seule. Il l'observa, voyeur tapi dans l'ombre, ôter sa veste et la poser sur un fauteuil. Il la vit faire de même avec son pantalon. Il glissa sa main dans le sien, mais elle mit rapidement fin au spectacle en tirant un rideau devant la fenêtre de sa chambre

Il soupira et le front posé sur la vitre froide resta un moment les yeux rivés sur la baie occultée au cas où elle réapparaîtrait ; en vain. Elle avait éteint et comme elle sans doute tout le pâté de maisons dormait. Il délaissa son sexe demeuré flasque, se dit qu'il ferait bien mieux d'en faire autant et gagna sa chambre.

Allongé dans le lit, son cerveau refusait de se mettre en veille. Il aurait pu être tenté de se masturber en songeant à la fille d'en face. Mais, la tête calée dans l'oreiller, il continuait d'agiter ses pensées dans le désordre. Elles tournaient toutes ou presque autour d'Adler Ostrup. Des mois durant

ils avaient eu une correspondance soutenue sur leur marotte commune, l'intelligence artificielle. Cependant, depuis qu'il était installé sur Paris, depuis qu'il était devenu son patient, leurs échanges s'étaient tariés, se bornaient à son seul traitement. Lors des premières séances, le neurologue prenait encore le temps de discuter avec lui autour d'une tasse de thé ; à présent, il n'insistait plus pour le retenir. Quant à lui, il fuyait presque son cabinet une fois leur rendez-vous terminé, mal, pressé de rentrer se coucher au plus vite. Et il s'était fait porter pâle pour la dernière sauterie mondaine mensuelle organisée par le professeur.

Autre effet indésirable des substances dont il se gavait, du moins le supposait-il, il devenait anxieux à l'idée de se frotter à la foule, soupçonneux dès que quelqu'un s'approchait d'un peu trop près. Sans raison objective, il voyait des ennemis partout autour de lui, se méfiait désormais de chaque personne qu'il croisait. Même d'Ostrup ; surtout de lui ; et ce comportement incontrôlable confinant à la phobie le contrariait. Car comment s'ouvrir sans réticences à un homme dont on doute ? Comment le laisser fouiller les méandres de sa cervelle alors qu'on l'imagine doté de mauvaises intentions ?

Ostrup avait estimé à cinq mois, la durée minimale du traitement. Au bout d'un mois et demi à peine, il était vidé de ses forces, désorienté, malade comme il ne l'avait jamais été : délire paranoïaque naissant, agoraphobie, pertes de mémoire, sans oublier, cerise sur le gâteau, une dysgueusie de plus en forte... Au moins le professeur ne lui avait pas menti sur ce point : suivre son traitement ressemblait chaque jour davantage à un véritable parcours du combattant, une quête de plus en plus difficile à accomplir.

Assis sur un banc, il regardait sans les voir les passagers se presser tout autour de lui pour attraper leur train.

Le brouhaha lui parvenait étouffé, de plus en plus lointain. Ses pensées l'avaient déjà ramené à Londres, un paquet d'années en arrière. Cela faisait soixante-quatre ans qu'il connaissait Letton. Du moins, cela faisait plus d'un demi-siècle qu'il l'avait retrouvé.

Après l'armistice, durant deux années, alors que convalescent et amnésique, il errait sans nom et sans passé quelque part d'hôpitaux en cliniques, son visage n'avait jamais cessé de l'accompagner, unique souvenir précis au milieu des hallucinations de son cerveau blessé, la figure d'un jeune garçon d'une dizaine d'années dont il avait oublié le nom, dont il ne lui restait que l'image d'un sourire juvénile. Il avait fallu un coup de chance improbable, une adresse annotée au dos d'une photo épargnée par les flammes retrouvée dans son portefeuille consumé, celle d'un groupe d'immeubles situé à Londres, en Angleterre.

Comment s'était-il retrouvé un beau jour du mois de mai 1947 dans le quartier de Notting Hill ? Cela lui était, comme tant d'autres choses, sorti de la tête. Mais le hasard était avec lui ce jour-là ; il avait retrouvé l'endroit exact, un ensemble d'immeubles d'habitation effectivement, désormais en ruines et en passe d'être rasé. À deux pas de là, dans un pub où il s'était arrêté, le jeune homme l'avait reconnu.

Letton Biggs l'avait repéré, grand échelas flottant dans son manteau noir, courbé sur sa canne, si livide. Il avait l'air d'avoir encore fondu, d'être perdu, ailleurs. Il lui proposa la brasserie à l'entrée de la gare, voulut l'aider à s'asseoir.

Faraday plaisanta.

— Je ne suis pas encore impotent. Ai-je l'air si mal en point ?

Le visage de Letton Biggs cachait mal son inquiétude.

— Un peu fatigué, à la rigueur, je te l'accorde, continua Faraday sur un ton qu'il tentait de rendre léger.

Biggs ne disposait que d'une heure avant le départ de son train, tout juste le temps d'avaler un plat sur le pouce, à peine celui d'engager une conversation sérieuse.

Faraday lui fit un résumé partiel de ses premières semaines parisiennes en évitant volontairement d'entrer dans le détail du traitement et de ses effets secondaires, en éludant systématiquement toutes les questions concernant son état de santé. Finalement, ils avaient à peine parlé de Big-Day, un peu de Darkman et des autres.

Assis sur le même banc, Faraday regarda le train s'éloigner. Il avait plutôt l'impression que c'était lui qui partait. Où en était-il ? À Londres ? Le gamin y avait survécu et, désormais adulte, y habitait toujours. Il s'appelait Letton Biggs et avait conservé le même sourire. Et surtout lui avait gardé le souvenir des visites qu'il rendait régulièrement à ses parents. Mais trop jeune à l'époque pour lui en dire davantage, l'essentiel lui fut raconté par la vieille femme qui avait recueilli Letton. Elle lui avait appris comment son mari, les parents du gamin et tant d'autres avaient péri dans le gigantesque incendie qui, en 1944, avait détruit la moitié du quartier, comment elle et Letton en avaient réchappé miraculeusement. Elle lui avait surtout appris la vérité sur lui même, sur les parents de Letton et sur les autres habitants d'Hammer Street Buildings ; et donné un nom.

Au même instant, dans le train, plongé dans l'obscurité imposée par son masque de relaxation, Letton Biggs agitait ses propres souvenirs de la même époque. Aussitôt installé à sa place, il avait passé sur ses yeux un bandeau occultant et s'était calé aussi confortablement que possible dans l'appui-tête du fauteuil. Sujet au mal des transports, il détestait autant les trains que les voitures et préférait anticiper les inévitables nausées que lui procurait la vision

du paysage défilant derrière les fenêtres et les mouvements chaloupés du wagon.

Il n'était alors âgé que d'une dizaine d'années, mais se souvenait très bien de cet homme, grand et mince, si élégant, à l'allure un rien aristocratique qui l'impressionnait, avec sa montre à gousset et sa cane. Il passait tous les deux ou trois mois, restait la journée chez les uns ou chez les autres, leur distribuait toujours des bonbons à lui et aux autres gamins, leur glissait quelques pièces aussi.

Le 19 mai 1944 demeurait pour lui un cauchemar dans tous les sens du terme. Depuis 66 ans, il n'avait jamais cessé de le hanter ; le même télescopage d'images confuses, mais néanmoins ordonnées, succession de visions syncopées accompagnée par une cacophonie terrible ; des flammes à tous les étages, les craquements des bâtiments, des visages grimaçants, déformés par la souffrance, des silhouettes agitées, des corps emmêlés, des cris de détresse, des hurlements de colère et de douleur. Surpris en plein sommeil, à peine réveillé, il passe de bras en bras, il sent la chaleur des corps, la transpiration de ceux ou de celles qui le transportent ; ses yeux et sa gorge sont en feu ; dans la fumée, il distingue à peine le visage de sa mère en pleurs, le corps de son père affalé sur le sol, la silhouette de Faraday, en costume ajusté, au milieu du brasier. Et comme toujours, il se réveille en sursaut là où on l'avait déposé à demi conscient, à l'extérieur de la zone sinistrée, là où les secours l'avaient retrouvé seul, recroquevillé dans une couverture qui, aspergée d'eau, lui avait sauvé la vie. Ils n'étaient que deux survivants, lui et une femme, Margareth, qui avait prétendu être de sa famille, l'avait recueilli et adopté.

L'incendie avait brûlé les siens et son enfance, l'avait marqué au fer rouge. Quelques années plus tard, elle lui avait expliqué tout ce qu'il devait savoir, la vérité. Et puis, il y avait eu ce jour, pratiquement 3 années jour pour jour

après la catastrophe, où il avait réapparu à Nothing Hill, tel un fantôme. Il semblait si fatigué, tellement perdu.

Depuis plus de soixante ans, ils ne s'étaient jamais vraiment quittés. Ils travaillaient ensemble, vivaient dans le même quartier. Un lien s'était tissé entre eux, indéfectible, quasiment filial. Letton avait veillé sur Zenobe en l'aidant à contrôler son cortex malade, à vivre avec son amnésie ; il l'avait accompagné dans ses nombreuses tentatives pour retrouver son passé. Ensemble, gardiens du même secret, ils avaient œuvré pour identifier les autres, organiser leur sécurité et leur anonymat.

Le temps avait malgré tout fait de Zenobe un vieillard et même si Letton acceptait l'ultime tentative de son ami pour retrouver sa mémoire, parce qu'il savait à quelles extrémités ses troubles pouvaient l'entraîner, il redoutait de le laisser aussi loin, hors de son contrôle. La brève entrevue qu'il venait d'avoir avec lui ne l'avait pas rassuré, bien au contraire.

À Londres, il allait bientôt retrouver sa chère femme, sa vie de citoyen presque normal, mais à Paris il abandonnait son vieux mentor à lui-même et à ses démons.

Zenobe Faraday avait quitté la gare avec l'idée de regagner son appartement sans traîner. Il savait qu'il venait de déjeuner avec ce cher Letton, mais ne se souvenait déjà plus des détails de leur entrevue. De quoi avaient-ils parlé ? Perturbé, il avait erré dans le quartier et s'était retrouvé perdu dans des réflexions éphémères sans avoir vu tomber la nuit, bien loin de chez lui. Il dû se résoudre à prendre un taxi pour se rapatrier pour de bon.

À nouveau allongé sur son lit, attentif aux bruits nocturnes de la ville, il fixait le plafond épisodiquement balayé par les feux des voitures qui empruntaient la rampe du parking voisin. Des brefs flashes qui ne suffisaient pas à le tirer de l'obscurité.

Letton et sa mère adoptive Margareth l'ignoraient et n'avaient jamais pu lui dire ce qui l'amenait régulièrement à séjourner à Notting Hill avant-guerre. Quatre immeubles, une résidence, un foyer... Elle l'avait toujours supposé homme d'affaires ou quelque chose du genre. Était-il impliqué dans la gestion de cette communauté ? Son financement ? Il parlait couramment l'anglais, mais pas avec suffisamment de facilité pour être britannique de naissance. Dans quelle langue s'exprimait-il spontanément ? L'Allemand, sans doute. Le français avec lequel il était également très à l'aise. Moins l'italien, qu'il maîtrisait pourtant. D'où venait-il ? Il s'endormit en ressassant les questions auxquelles il n'avait pas encore trouvé de réponse.

Planté devant son mur, Faraday observait l'alignement des traits, la neuvième rangée de bâtons tout juste entamée. Il venait le matin même d'attaquer le quatrième mois de son traitement.

Une anomalie de taille le perturbait, un décalage. Il avait beau compter les signes, il n'en trouvait toujours que 88 au lieu des 92 attendus ; 4 jours d'affilés avaient disparus. Il avait immédiatement pensé à une erreur ou à un oubli. Pour en avoir le cœur net, il était remonté dans les historiques de son ordinateur. Ils étaient formels : il n'avait pas touché à la machine pendant les mêmes 96 heures. 200 messages attendaient dans sa boîte e-mail d'être lus.

Il avait été absent pendant 4 jours. Les migraines même si elles pouvaient le mettre hors jeu des heures durant, ne suffisaient pas à expliquer une absence aussi longue.

Il avait fouillé les poches de ses vêtements et celles de sa sacoche, son portefeuille, sa poubelle à la recherche d'un indice capable de le renseigner ; en vain. Il avait vérifié son compte bancaire : il n'avait effectué aucune dépense à l'aide de sa carte bancaire durant ce même laps de temps. Sur son

téléphone, personne n'avait tenté de le joindre, on ne lui avait pas laissé de messages et lui n'avait pas pris de nouvelles photos ou enregistré de notes. Il n'avait même pas tenté de fouiller dans les entrailles de son Paranoïd Pad, l'assistant numérique développée par BigDay, lui-même et Letton Biggs à la recherche d'éventuelles traces de sa fugue, car il savait déjà qu'il n'y trouverait ni coordonnées de géolocalisation, ni paramètres de connexion. D'autres avaient la leur. Avec, ils étaient assurés de l'invulnérabilité et de la discrétion de leurs échanges. Conçue sur un Operating System propriétaire, l'engin utilisait des logiciels et des composants spécifiques, était bardée d'une kyrielle de systèmes de sécurité, dont le cryptage à la volée de toutes les données, notamment celles émises sur le réseau et avait entre autres particularités de ne conserver aucun historique susceptible de trahir son utilisateur.

Il avait abandonné la contemplation de son mur pour se planter devant la baie vitrée et, par-dessus les immeubles, suivre le déplacement rapide des nuages. Ses souvenirs se dissipaient désormais presque aussi vite que les cumulus agités par le vent. D'un jour à l'autre, il oubliait l'essentiel, les détails gommés par la nuit au réveil. Le phénomène s'accélérait. Combien de temps encore avant que son passé ne s'efface à chaque tour d'horloge ?

Le professeur Ostrup avait consenti à modifier son plan thérapeutique et à remplacer certains médicaments par d'autres, censés améliorer les choses. Au contraire, au lieu de les supprimer, la nouvelle prescription avait accentué les désordres. Au point de lui faire tout oublier durant quatre jours et quatre nuits ?

Darkman, auquel il confiait ses états d'âme, lui avait conseillé de se procurer un positionneur GPS capable d'enregistrer ses déplacements et donc de le renseigner sur son activité durant une telle phase d'absence si celle-ci venait à

se reproduire. Il lui avait surtout suggéré l'usage d'un dictaphone numérique afin d'assurer la pérennité de ses idées.

L'anglais sortit de sa poche son nouveau confident acheté la veille. Y enregistrer chacune de ses pensées s'avérerait certainement une corvée fastidieuse. Mais, son complice avait raison : cette technique était devenue indispensable pour espérer progresser sur le chemin de la vérité.

Stratégie mnémonique

10.11.15_memo1

15 novembre, premier enregistrement. D'une longue série, je le crains. À partir d'aujourd'hui, ce dictaphone m'aidera à garder la trace. Le traitement me rend malade. Paradoxalement. En développant le mal même dont il est censé me guérir. Nous venons de terminer une séance. La trentième, me semble-t-il. Une nouvelle fois, j'en suis ressorti aussi essoré qu'une serpillière. Physiquement. Et mentalement. Beaucoup trop de choses oubliées. De quoi suis-je capable de me souvenir ? De ma première rencontre avec Adler Ostrup ? De mon départ de Londres, de mon arrivée à Paris ? Des longues semaines de vie débilitante, ici, dans la peau d'un cacochyme ? Je sais qu'à la fin de celui-ci, cinq mois se seront écoulés depuis que je suis là. Il explique les nouveaux problèmes de mémoire comme un effet secondaire. A priori temporaire, m'assure-t-il. Il n'empêche... Tous mes repères s'en trouvent sapés. Je me sens perdu, déséquilibré. Je suis semblable à un promeneur égaré sur un chemin inconnu dépourvu d'horizon et bordé de précipices vertigineux, sans fonds. Je m'étais imaginé des progrès plus rapides, plus faciles. Rien n'est simple. Pour l'instant, je n'ai pas avancé d'un iota. Mon passé demeure toujours ce trou totalement obscur, un vide parfait. L'absence de résultats ne semble pas l'émouvoir. Il se réfugie systématiquement derrière la même argumentation médicale bien rodée, ne manque jamais de me rappeler qu'il m'avait prévenu de la difficulté de l'entreprise. J'en viens à me demander... Ne me cache-t-il pas la vérité ?

10.11.16_memo1

Je traîne ma peau, comme on dit ici. Je me sens vieux. Ironie ! Le temps finit par tous nous rattraper. Moi comme les autres. J'avais jusqu'à présent évacué la question en me considérant épargné. La fatigue s'est accrochée, depuis je ne sais plus quand, à mes épaules. Elle me paraît chaque jour plus lourde. Elle me tire en arrière, m'épuise, m'écrase. Je n'ai plus guère de consistance. Combien de kilos perdus ? Huit ? Neuf ? Les médicaments ont également détraqué mes intestins. Je dois me faire violence pour me lever et conserver un rythme de vie, même ralenti. Un décavé, on dit ça aussi, je crois, en français. Confier mes états d'âme à cet enregistreur n'a rien d'évident. Parler ainsi se révèle être un exercice plus compliqué que prévu. Et m'écouter un véritable pensum. Je n'identifie plus le son de ma voix. J'ai l'impression d'entendre les épanchements d'un autre, d'un gâteux à l'élocution molle et hésitante. Après avoir oublié ce que j'étais, je ne me reconnais plus. Ni dans les miroirs ni dans l'oreillette. J'appréhendais de découvrir mon passé. Mon présent me dégoûte. Quant au futur...

10.11.16_memo2

Tantôt, Ostrup était en retard. Tendue et manifestement contrarié à son arrivée. Faute de temps, il m'a proposé de remettre notre rendez-vous à demain. Un report que j'ai accepté sans discuter. Je l'ai une nouvelle fois alerté sur les désagréments inhérents au traitement. Il a refusé de diminuer le rythme des électrochocs. Il les estime encore indispensables. Autant que les séances d'hypnose. Il a néanmoins consenti à étudier un nouveau changement possible de prescription avec d'autres médicaments dotés d'effets moins nocifs pour mon organisme. J'attends d'en apprécier les bénéfices.

10.11.16_memo3

Ce décalage de planning m'a offert une soirée de répit. Un

plateau télé devant un vieux film français. J'ai déjà perdu le titre et l'histoire. Il me semble avoir passé un bon moment.

10.11.17_memo1

Je viens de rentrer. Laborieusement. L'estomac au bord des lèvres et le crâne prêt à exploser. Tout juste capable d'articuler ces quelques mots avant de me traîner jusqu'à mon lit. Avec la douloureuse sensation d'avoir été broyé.

10.11.18_memo1

Triste journée d'automne. Un avant-goût hivernal. La température a brusquement chuté de plusieurs degrés durant la nuit. En revanche, le chauffage dans l'appartement... Impossible à diminuer à moins de l'éteindre. À fond tout le temps ! Ici la chaleur m'anéantit, à l'extérieur je gèle sur place. Difficile de ne pas sombrer dans l'inaction et la tentation de comater en permanence.

10.11.20_memo1

J'ai poussé jusqu'à la pharmacie entre deux siestes. La pharmacienne doit avoir la trentaine. Une grande rousse. Assez jolie dans son genre. Elle a certainement dû remarquer mon trouble. Elle doit m'imaginer attiré sexuellement, sans se douter de la réalité. Elle n'est pas la seule... Dans le quartier, il y a aussi la brune gironde que je vois souvent déjeuner au restaurant du coin. Jusqu'à présent, je me suis efforcé de ne pas penser à elles. De repousser la tentation de les suivre. Je dois pouvoir me maîtriser. Contrôler les pulsions capables de submerger ma raison. En m'installant à Paris, j'anticipais le plaisir de futures balades, les visites d'expositions, les sorties. La Ville lumière... La réalité est bien plus triste et infiniment moins culturelle. Je vis pratiquement reclus, tout juste distrait de ma mélancolie par une télévision navrante de médiocrité. J'écoute de la musique. Le reste de mes journées sont vides, seulement rythmées par deux

ou trois promenades autour du pâté de maisons. Tel un chien qu'on descend faire pisser.

10.11.21_memo1

Le célèbre et respecté Tirésias, alias le devin. Alias Darkman aussi. Je suis impatient de le revoir. Nous avons prévu de nous retrouver très prochainement dans son repaire. À force de vivre enfermé et de tourner en rond avec comme seul horizon la salle d'examen d'Ostrup, je commençais à devenir fou. Fou d'attendre et de ne pouvoir agir. Il est plus que temps pour moi de reprendre le contrôle de mon existence. Je suis à la limite de l'implosion.

10.11.22_memo1

Ostrup n'est pas un ami. Entre nous demeure une distance minimale infranchissable. Elle nous empêche définitivement de devenir intimes. Nos échanges se sont toujours cantonnés au domaine scientifique, à nos spécialités professionnelles respectives. À partir du moment où je suis devenu son patient, nos conversations se sont arrêtées. Brutalement, malgré la proximité. Nous ne nous voyons quasiment jamais en dehors des consultations. Lui est devenu plus froid et distant. Je dirais mal à l'aise, méfiant. Moi de même. Je devrais pouvoir m'en remettre totalement, sans arrière-pensées, à ses bons soins. Ce n'est pas le cas. Je doute de lui et de son expertise. Rectification : j'ai l'intuition du mensonge. Le sentiment diffus d'être trompé. Je m'interroge sur ses intentions réelles et sur sa loyauté.

10.11.23_memo1

Le centre de Darkman est impressionnant. Avec de telles installations, nous avons de quoi faire. Il m'a également montré les dernières évolutions de ses prototypes. J'ai été bluffé, totalement convaincu par sa démonstration. Il est vraiment très doué. J'ai la ferme intention par la suite, si je ne m'en sors pas totalement

cinglé ou débile, de m'investir dans ses projets. Physiquement, il n'a guère changé. Je m'en serais douté. Trois ans que nous ne nous étions pas vus. Exactement comme si nous nous étions quittés la veille. Mon idée l'a emballé. Au point d'accepter immédiatement. Notre tandem est déjà sur les rails. Malgré ce nouveau but assez excitant, je reste invariablement obnubilé par ce qui me torture depuis tant d'années. Découvrir qui je suis et d'où je viens. Vaste programme... D'ailleurs, je pense que Darkman pourrait m'aider pour cela aussi. Tout à l'heure, j'ai un nouveau rendez-vous avec le professeur.

10.11.24_memo1

La séance d'hier m'a encore plus que les autres vidé et laminé le cerveau. Je me suis effondré aussitôt rentré. À peine relevé depuis. Aujourd'hui, je suis incapable de faire quoi que ce soit à part dormir. Je ne sais pas si les impulsions électriques sont recommandées pour stimuler un encéphale. À coup sûr, elles pourraient l'être comme moyen de torture. Très efficaces.

10.11.28_memo1

Où sont passés mes rêves ? Mon sommeil est désormais vide. Un coma épais dénué de visions. Avant, je rêvais toutes les nuits... Durant des années, j'avais même pris l'habitude de les écrire dans des livres de chevet. Des dreambook. Je les ai ici, avec moi. J'étais devenu capable de me réveiller en pleine nuit pour les noter. Avec l'espoir de voir ressurgir, au détour de l'un d'eux, un fragment du passé. Malheureusement, aucun souvenir n'est jamais réapparu de cette manière. La disparition des rêves a commencé en même temps que celle de la mémoire immédiate. Je ne rêve plus et cela ne semble pas troubler Ostrup outre mesure. Il m'a répondu par un énième cours sur le sommeil et ses subtilités, ses phases paradoxales lentes ou non. J'ai lu les bouquins qu'il a publiés ou coécrits sur le sujet. Passionnants comme travaux. Tout comme la méthode d'investigation mentale par hypnose

qu'il utilise avec moi. Ce type est brillant. Pourquoi ai-je la désagréable impression qu'il s'approprie mes songes, vole le contenu de ma tête, y pille mes souvenirs ?

10.11.28_memo2

J'ai passé l'après-midi à me replonger dans mes rêves de l'année passée. Une nouvelle fois me relire, en espérant découvrir ce qui m'aurait échappé jusqu'ici. N'importe quoi, une idée, une image, un nom, un parfum, un bruit... Une nouvelle tentative vaine, sans rien trouver qui soit utilisable. Que penser de cet ancien cauchemar, récurrent, un espace vide et sombre aux parois invisibles duquel je me cogne sans fin ? Je tourne à l'intérieur comme un insecte fou, incapable de trouver la moindre issue. J'en ai bien d'autres, à peine moins angoissants que celui-ci. Je me heurte systématiquement à d'infranchissables limites. Une vision de ma mémoire devenue hermétiquement close ? Ostrup m'a vaguement parlé des techniques permettant de parvenir à la lucidité onirique. Curieusement, je l'ai senti gêné par le sujet. Sur la défensive. Comme si j'allais empiéter sur son territoire. Encore faudrait-il que je puisse rêver pour en être conscient. Mais le principe est, je trouve, fort intéressant.

10.11.30_memo1

Il me ment. C'est évident. Je perçois sa tension, son malaise. Il tente de les cacher. Il me dit le strict minimum. Et, souvent se défile au lieu de répondre clairement à mes questions. Je n'ai pas encore trouvé le moyen d'en apprendre davantage sur ses motivations. Mais je compte bien y parvenir. Il prétend que les souvenirs demeurent bloqués. Je suis pratiquement certain du contraire. Il continue à privilégier la piste d'un accident comme véritable cause de mon amnésie. Il a de nouveau organisé un festival d'examens à l'hôpital. Encore une fois, je vais avoir droit au check up total. Quel ennui ! De mon côté, j'ai déjà imaginé plusieurs stratagèmes pour découvrir la vérité. Mais la fatigue

m'assomme. Mon corps et mon esprit encaissent toujours aussi difficilement le traitement. Je dois pourtant être suffisamment en forme ce soir. Nous avons prévu une nouvelle réunion de travail avec Darkman.

Faraday reposa le casque sur la table. Régulièrement, il s'imposait le classement de ses mémos et pour ce faire l'écoute de chacun d'eux. Elle était plus ou moins attentive en fonction de son état de fatigue ; mais elle lui permettait d'isoler les enregistrements relatifs aux moments clefs de son emploi du temps, ceux dont il voulait absolument garder une trace. Il rédigeait également un résumé, une sorte de road book inversé pour suivre a posteriori le déroulé de ses journées et de sa thérapie, un plan sur lequel s'appuyer pour développer une stratégie un tant soit peu cohérente. Il en tirait également une partie des annotations murales inscrites autour de son calendrier. Il avait déjà recouvert la cloison côté chambre du sol au plafond et était passé côté salon pour continuer à dérouler son pense-bête. Il parlait de tactique, car avec Ostrup, le traitement était devenu une bataille. Contre lui-même, mais aussi, il en était désormais persuadé, contre le médecin.

Dans le noir, tout juste éclairé par le moniteur, il se leva avec l'intention de passer dans la cuisine pour se préparer du thé. Le temps de faire chauffer l'eau, il se posta derrière la baie vitrée. De l'autre côté de la rue, la fenêtre du quatrième était éteinte. Pas encore revenue ? Il jeta un coup d'œil à l'horloge et réalisa qu'il était déjà quatre du matin. Elle dormait depuis belle lurette ; il l'avait ratée. Depuis combien de temps s'écoutait-il parler ? Il l'avait oublié, mais noté sur un papier. Il avait commencé à onze heures du soir. Cinq heures pour un exercice qui lui prenait en général une à deux heures seulement : avait-il eu à subir une nouvelle absence ? S'était-il assoupi sans s'en rendre compte dans

son fauteuil ? Il contempla, perplexe, sa tasse vide. Il avait déjà oublié pourquoi il s'était levé ; la bouilloire sur le feu le lui rappela en sifflant atrocement.

Sa cervelle fuyait de plus en plus vite. Le plein fait d'Earl Grey, il se réinstalla derrière son poste de travail. Il nota l'heure et ajusta son casque.

10.12.01_memo1

La fréquentation de Darkman me fait un bien fou. Nos rendez-vous sont stimulants. Le projet enthousiasmant au possible. Lui et moi sommes totalement sur la même longueur d'onde. C'était déjà le cas lorsqu'il collaborait avec nous pour BigDay. Il y a de cela une éternité. Cependant, notre organisation possède un point noir majeur : la distance inhérente à son isolement. C'est pourquoi nous allons, pour l'essentiel, travailler via internet grâce à des outils adéquats. Il m'a prêté sa moto. Je ne sais pas pourquoi il l'a conservée. Je n'ai pas osé lui demander. Sans doute la nostalgie d'une vieille passion commune. Cela faisait un temps fou que je n'étais plus remonté sur un deux roues. J'ai adoré retrouver le plaisir de la vitesse, la sensation du vent, l'odeur de l'essence... Les vibrations, même si elles m'ont, sans pitié, brisé le dos et les bras. Je ne suis pourtant pas certain de repartir sur son tape-cul tout de suite. Physiquement, le pilotage de cet engin est une épreuve que je ne suis pas en mesure de maîtriser avec suffisamment de sécurité. Du moins tant que je n'aurais pas repris du poil de la bête.

10.12.04_memo1

Cette nuit, à la faveur d'une discussion à bâtons rompus avec mon alter ego, j'ai découvert un passionné d'onirisme. Je l'ignorais totalement. Certaines facéties du hasard peuvent réserver d'heureuses surprises... Il m'a entrouvert les portes d'un domaine dont j'étais loin de soupçonner qu'il puisse être aussi vaste et complexe. Le ticket d'entrée pour la visite du monde des

songes, l'esprit libre et les yeux grands ouverts : pas à la portée du premier rêveur venu. Darkman doit son expérience à de nombreuses années de pratique méditative et autosuggestive. Toutes des techniques adaptées, appliquées à la maîtrise de son sommeil et à la manipulation consciente de ses rêves. Le concernant, il est facile de comprendre l'intérêt particulier que revêt le concept de lucidité onirique. Sans doute, le seul artifice capable de le transporter dans une illusion de vie normale. De lui donner à revoir une réalité à laquelle il n'aura plus jamais accès. En revanche, j'ai été surpris de le trouver aussi circonspect concernant l'hypothèse de connexions entre mes cauchemars et ma mémoire effacée. J'entends ses arguments : trop grande déformation de la réalité, inévitable subjectivité inhérente à l'interprétation d'un rêve. Tous parfaitement recevables. Mais je veux, moi, continuer à y croire. Je suis persuadé qu'Ostrup est capable d'obtenir ce petit miracle. En revanche, il m'a convaincu de l'intérêt que je pourrais tirer d'une telle méthode. Il me reste à y mettre. Demeurer conscient durant mes confessions hypnotiques. Une possibilité qui me plaît bougrement. De cette façon-là ou d'une autre, je donnerais très cher pour savoir tout ce qu'il me fait dire.

10.12.04_memo2

Et voilà. Piqué, scanné, radiographié, ausculté... Pour la dernière fois, je l'espère. Je déteste cette sensation d'être manipulé comme un rat de laboratoire. J'ai rapidement croisé Ostrup entre deux consultations. Encore plus glacial que lors de nos rendez-vous chez lui. Décidément, quelque chose ne tourne pas rond. Je dois le percer à jour. J'ai ma petite idée sur la question.

10.12.05_memo1

Le dictaphone laissé allumé au fond de ma poche n'est pas la solution. Il n'a enregistré que des bribes de nos voix, incompréhensibles. Je suis déçu par cet échec. La femme d'en face, celle du quatrième, prend le bus. Je l'ai vue. Tous les jours partie à

17h00, rentrée à 1h00 du matin passé. Elle travaille de nuit, bien sûr.

10.12.08_memo1

Avec le micro caché dans le col de ma veste, le résultat est meilleur d'un point de vue acoustique. Raté pour la discrétion. Le dictaphone a été éteint. Ce n'est pas un dysfonctionnement. Ostrup l'a arrêté, j'en suis sûr. Il se méfie, il m'a fouillé. Il ne veut pas que je puisse m'écouter lui parler. Que cherche-t-il à me cacher ? Qu'a-t-il découvert exactement ?

10.12.10_memo1

Je sais maintenant tout ce qu'il apprend de moi ! Je ne m'étais pas trompé. Je suis, bien entendu, incapable de pouvoir lutter sur le terrain de l'inconscience. En état hypnotique, je reste totalement à sa merci. J'ai piraté sa machine. Un quart d'heure seul dans sa salle d'attente avec le MacBook prêté par Darkman a suffi. À la clef, un accès désormais total à mon dossier depuis le portable. Pas très difficile et encore plus simple ainsi, bien plus commode en tout cas que n'importe quelle autre technique avec du matériel d'écoute. Lui enregistre déjà toutes mes confessions pour les sauvegarder sur son ordinateur. Je n'ai qu'à venir me servir à la source. Le salaud a payé un cabinet d'enquêteurs privés pour réunir des renseignements sur ma vie, à Londres. Un dossier plutôt complet et bien foutu sur mes habitudes, mon travail et mes activités, mes relations. Des paquets de photos prises en douce. Des amis, des collègues, le siège de BigDay, mon appartement de Soho, la maison de Birmingham... Au moins autant de copies de documents administratifs en tout genre. Le descriptif complet de ma vie lorsque je l'ai quittée, il y a de cela cinq mois. Il n'y manque guère que la taille de mon sexe et la marque de mon after-shave. Sur le moment, j'ai ressenti une furieuse envie de le frapper. Apparemment, il ne se doute pas que je l'ai percé à jour. Il doit absolument continuer à l'ignorer. J'ai

déjà étudié plus de la moitié des fichiers rapatriés. Avec beaucoup d'impatience et autant d'anxiété. Il me faudra quelques heures encore pour finir de tout examiner. Ce soir, je dois renoncer. Il est déjà tard et je ne tiens plus debout.

10.12.11_memo1

J'ai commencé à passer au peigne fin les données récupérées sur sa machine. Des plus anciennes aux plus récentes. Avec une déception grandissante. Trop optimiste, je m'étais imaginé beaucoup plus. La plupart des sources ne sont que des bribes d'enregistrements audio. Manifestement tronçonnées, des chutes de montage. En les écoutant, je me suis rendu compte de l'ampleur des dégâts. Un flot globalement incohérent de mots péniblement articulés. Une bouillie verbale recrachée dans un désordre totalement déstabilisant. Tout à fait comme le contenu récupéré d'un disque dur endommagé, un futoir souvent inutilisable. Et qui ne m'évoque absolument rien. Quelques fragments de vie d'un parfait inconnu. Je n'ai pas encore décelé le moindre point d'accroche pour me permettre de m'y retrouver. Je suis partagé entre la colère et la déception. Je tente de me raisonner en me disant que tout ceci n'est qu'un début.

10.12.11_memo2

Un détail me chiffonne. Nulle part, Ostrup, en dehors de ses analyses méthodiques, n'exprime un quelconque avis personnel. Que de froides retranscriptions. Compte tenu de son implication dans ma thérapie, cela me paraît impossible qu'il ne l'ait pas fait. Il existe forcément d'autres notes. Je dois connaître ses sentiments sur le résultat de mon traitement. Que ces longs mois d'hypnose, de travail, se résument à cette vingtaine de fichiers inaudibles prouve que quelque chose cloche. Il faut que je trouve.

10.12.12_memo1

Un disque dur externe connecté de façon temporaire. Voilà

donc où ce cher professeur conserve les fichiers que je recherchais. Et voilà pourquoi je ne parvenais pas à les localiser sur sa machine. Il me reste maintenant à trouver un moyen, et le bon créneau, pour forcer l'accès aux données archivées sur ce volume supplémentaire. Je suis toujours très satisfait de mon association avec Darkman. C'est le partenaire idéal pour le projet. Nous avançons vite et bien. La renaissance de la Vox Immortalis est en marche. Et ses conseils au sujet de mon traitement me sont d'une aide précieuse. J'ai commencé à pratiquer la méditation.

10.12.13_memo1

Je ne connais pas plus frustrant que le sentiment de creux, de vide, provoqué par l'oubli. Les résultats de la méthode mise au point par Ostrup le sont aussi. Me permettre d'accéder à un soi-disant état de conscience modifiée dans lequel je suis censé pouvoir exprimer les souvenirs auxquels je n'ai plus accès lorsque je suis normalement éveillé ? Beau programme, mais qui échoue pour l'instant à rétablir un lien permanent avec ma mémoire égarée. J'enrage de savoir qu'elle se trouve là, stockée dans une zone devenue désespérément inaccessible. Sans aucune nouvelle connexion neuronale ou liaison synaptique pour venir remplacer celles qui ont disparu. Elles sont mortes, transformant cette aire de mon cerveau en prison totalement hermétique. Également insensible à toute secousse électrique. Une véritable cage de Faraday !

10.12.13_memo2

Celle d'en face n'est pas là, les fenêtres de son appartement fermées, ses stores baissés. Depuis deux ou trois jours, peut-être davantage, je ne sais plus. En vacances sans doute. L'autre doit habiter dans le quartier. Ou y travailler. Je l'ai déjà croisée au bureau de poste. Aujourd'hui, elle était devant le kiosque à journaux situé au coin de la rue. J'ai longuement observé sa peau laiteuse constellée de taches de rousseur. Elle

porte une eau de toilette légèrement citronnée. Je l'ai senti en me rapprochant d'elle, en frôlant presque sa nuque. Pourtant, j'ai renoncé à la suivre. Cette pulsion comme les autres et comme à chaque fois me terrorise. Je suis rentré en courant pour la fuir.

10.12.15_memo1

Cortex_one, 500 gigaoctets. Je suis enfin parvenu à accéder au contenu du volume fantôme. Je soupçonnais Ostrup d'y enregistrer ses petits secrets. Et je ne m'étais pas trompé. Effectivement, c'est bien là qu'il planque ses fichiers confidentiels. Et il y a de quoi dire sur la face cachée d'Adler Ostrup. Un répertoire entier, sobrement appelé "X", garni de photos et de vidéos d'un genre assez particulier. J'étais loin d'imaginer le digne professeur habité par des obsessions perverses de ce style et capable de telles turpitudes. Je les lui laisse bien volontiers. Moi, c'est "Neuro", la seconde partition qui m'intéresse. Avec soigneusement archivés, datés et numérotés, les enregistrements. Ceux auxquels j'ai déjà eu accès sur son ordinateur et tous les autres. Mais surtout ses notes de travail. Shit ! J'en tremble d'impatience.

10.12.16_memo1

Je ne suis pas allé très loin dans l'exploration du contenu de Cortex_1. Punition immédiate pour ma curiosité : une migraine foudroyante. Ophtalmique, l'œil droit transpercé d'éclairs, d'hallucinations lumineuses, les oreilles sifflantes, le cerveau au-dessus en ébullition. Des décharges sur chaque millimètre carré à l'intérieur du crâne, derrière, pour s'en échapper. Et des tremblements de la tête aux pieds, les mains crispées sur le bide pour me retenir d'aller vomir. L'impression de crever. Je me suis pratiquement évanoui de douleur. Dix heures de sommeil, assommé, sans reprendre un seul instant conscience. Je peine à me réveiller pour de bon, lesté par un mal de tête latent. Cela dit, presque supportable en comparaison. Difficilement, je me suis réinstallé. Un casque sur les oreilles pour mieux m'écouter.

10.12.16_memo2

Le travail réalisé par Ostrup est assez phénoménal. Chacune des cinquante ou soixante séances enregistrées, systématiquement tronçonnées, disséquées, décryptées et analysées. Dans le but d'obtenir une traduction à peu près compréhensible de la logorrhée que je lui ai débitée. Au bout de vingt semaines d'acharnement, le résultat est à la fois admirable et dérisoire. Il tient en six petits fichiers de quelques lignes chacun, rangés dans un dossier dont le nom me fait serrer les dents : "souvenirs".

10.12.16_memo3

Les deux premiers m'ont cloué dans le fond de mon fauteuil. Un enchaînement d'uppercuts. Un long moment sonné, devant l'écran, à lire en boucle.

— *"L'immeuble entier... la proie des flammes. Une gigantesque torche dans la nuit. Tout autour la ville crépite. Le feu... les détonations... des tirs et des explosions... des hurlements. Des ombres affolées, fuyant, éperdues. Je cours aussi. Je vois du sang... sa main coupée..."*

— *"Hambourg... La direction du port... comme une issue. La chaleur insoutenable... je crache de la fumée ... tous vos brûler... se jeter des fenêtres, s'écraser, criblés de balles."*

À quel genre de souvenirs m'attendais-je ? À une plénitude d'instant heureux en suspension dans un bonheur parfait ? À une vie lourde et sombre ? Autant que je m'en souviens, j'avais imaginé une réalité située à mi-chemin. Mais absolument pas à un tel tumulte de mort et de destruction. Je ne sais comment considérer ces visions cauchemardesques. Comme une fin ? Un point de départ ? Un incendie, des visages et des membres sanguinolents... Les commentaires du professeur sont explicites :

— *"Le patient est obnubilé par ce souvenir, par cet événement en particulier, violent, qu'il situe précisément, c'est la seule allusion géographique, en Allemagne, à Hambourg. L'origine de ses traumatismes est clairement à rechercher dans cette ville."*

L'Angleterre, la banlieue londonienne, là où j'ai rencontré Biggs. Plus tard, Brodim. Où nous avons créé BigDay, à la fin des années 60. Et me voilà, par la grâce d'Ostrup, propulsé dix ou quinze années plus tôt. Au lendemain de la guerre, à des milliers de kilomètres de là. Mine de rien, la date lui donne une idée de mon âge, qui a déjà de quoi l'étonner. L'Allemagne... Je ne me souviens pas y avoir jamais séjourné. Quel drame y ai-je vécu ? Un événement, un accident, à l'origine de l'amnésie ?

10.12.16_memo4

Après le premier choc, la découverte des autres fichiers a fini de m'envoyer au tapis.

— *“De toutes mes forces... le motard désarçonné, jeté à terre. Plein gaz, droit devant... le port... sans réfléchir. Une seule idée, m'éloigner le plus loin et le plus vite possible.”*

Je n'en reviens pas. Ce rêve-là, je le connais bien. Cette virée à moto, en solitaire, dans la périphérie de Londres, sans but évident. Jusqu'à présent, la route sinueuse semblait bordée de chaque côté par une limite au-delà de laquelle tout devenait flou. Un paysage indescriptible s'évanouissant dans le vide. Toujours. Combien de fois ai-je enchaîné ces mêmes virages sans fin en direction du néant ? Cette balade, lorsque je faisais semblant de croire qu'elle avait vraiment eu lieu un jour, je la situais aux alentours du printemps 1964 ou 1965. Élucubration ou lambeau de souvenir ? J'ai maintenant la certitude de sa réalité. Ce paysage sans identité n'a jamais été celui d'une route du côté d'Harrow, mais plutôt de la zone portuaire d'Hambourg. Et la bucolique promenade, une fuite précipitée. Le suivant en revanche sonne creux, ne m'évoque rien.

— *“Stephen Zolf... seul véritable responsable de notre perte. Zolf, ignoble traître... rien put faire pour l'empêcher d'agir... coupable. Pas assez vigilant... tous morts. L'unique survivant, le seul à savoir. Tout est perdu, tout est perdu...”*

Un nom inconnu et trois mots en écho d'une conclusion défi-

nitive lourde de sens. Tout est-il réellement perdu ? Y compris le “déblocage”, un jour, de mon passé ? Ostrup lui-même semble en douter. Hambourg 1945, espace-temps infranchissable ?

—“L’évocation du nom de Zolf déclenche systématiquement chez le patient un blocage mental, se traduisant physiquement par une agitation surprenante et signifiant la limite actuelle de notre travail. Si Hambourg est à l’évidence le lieu du traumatisme originel, cet homme Stephen Zolf, en admettant qu’il s’agisse réellement d’un individu, semble jouer également un rôle majeur dans le mécanisme initiateur de l’amnésie. Il est toujours impossible de trancher formellement pour la nature du trauma et cela même si les examens n’ont a priori révélé aucune séquelle de blessure corporelle évidente.”

10.12.16_memo5

En découvrant les deux derniers fichiers, je m’attendais à tout sauf à une surprise aussi mauvaise. Confessions impossibles, interdites. Les mots me crèvent les yeux, mais je ne peux détacher mon regard de l’écran. Comme si mon insistance avait le pouvoir vain et absurde de les effacer.

— “Morte... sa gorge, son sang... le goût de l’hémoglobine... rouge sur sa peau blanche. Morte.”

— “Son cou... les battements de son cœur sous mes doigts serrés. Serrer... disparaître... son corps sans vie. Cacher l’horreur.”

Je les ai lus et relus jusqu’à l’abrutissement. Jusqu’à ce que je lâche subitement prise, submergé. J’en ai pleuré comme un gosse et ri comme un dément. Et aussi vidé le reste de la bouteille de rhum.

10.12.16_memo6

Saoul. À me rouler par terre. Tout se bouscule. Ma tête. Je... Je dois d’abord calmer cet état d’excitation. Totalement irraisonné. Prendre le temps nécessaire pour...

10.12.16_memo7

Yeeehaaaaah! Ahahahahaha! Il a réussi! Réussi. Réussi! Ahahahahahahahahaha!

10.12.17_memo1

Je me suis endormi au pied du canapé, assommé par l'alcool et la nervosité. Réveillé en sursaut par la nausée. Juste à temps pour me jeter sur l'évier et vomir comme un damné. Mauvaise idée la douche glacée qui n'a fait qu'accélérer l'apparition d'une nouvelle migraine. Malgré la gueule de bois et le cerveau en vrac, je me suis réinstallé derrière ma machine. Espresso serré. Gavé d'aspirine et de caféine.

10.12.17_memo2

À force de me repasser en boucle les documents volés au professeur, j'en arriverais presque à les connaître par cœur si je ne les oubliais pas aussi vite. Je les ai imprimés tous les six en suffisamment d'exemplaires, en gros caractères, format affiche, pour pouvoir en punaiser partout dans l'appartement. Jusque dans les toilettes. Encore une fois, je relis à voix haute les quatre premiers. Avec la même conviction qu'un acteur déclamant son texte. En cherchant le ton juste. J'ai beau recommencer sans fin, je ne me rappelle ni de Zolf ni d'Hambourg. Ni du reste. De rien. Rien de rien de rien! Étrangement, malgré l'état de colère dans lequel me plonge mon impuissance, je conserve l'espoir de faire sauter le verrou scellant la réclusion à perpétuité de mes souvenirs. Ma plus grande inquiétude tient en un mot. Un seul que jamais il n'aurait dû apprendre. Un septième souvenir en chantier, en partie ébauché par Ostrup :

— *“Renégat aux Transphyges... tous éliminés... tous les autres. Demeurer l'unique. Le feu... le sang de l'or... le prix du pouvoir. Zolf... monstre immortel.”*

— *“Transphyge : c'est par ce mot que se qualifie lui-même Zenobe Fareday et ceux qu'il appelle aussi de façon générique*

les autres. Un terme étrange, a priori dénué de réalité linguistique et à considérer raisonnablement comme une invention, un délire. Toutefois, il paraît exprimer, pour le patient, une notion claire dans son esprit. Son emploi semble systématiquement lié à la description d'un état physique ou mental bien particulier. Un mystère de plus à creuser. Toute la singularité du cas Faraday réside dans cette difficulté à interpréter de façon compréhensible, et juste, des paroles dont la confusion est d'une ampleur remarquable."

— *Transfyge...*

Faraday mit en pause son dictaphone. Prévisible conséquence des exercices de confidences aux faux airs de psychanalyse auquel le contraignait Ostrup, il s'attendait tôt ou tard à devoir ouvrir sa boîte à secret. Il était inévitable qu'au milieu de tels épanchements toujours plus intimes il doive également balancer sur le tapis ce qu'il s'échinait à cacher depuis des années.

Il avait accepté de courir le risque de ce grand déballage, l'avait volontairement minimisé lorsque Biggs lui avait fait part de ses inquiétudes concernant ce point précis du traitement qu'il s'appêtait à suivre. La réalité venait de le rattraper. Au bon docteur, il en avait déjà trop dit sur les Transfyges, bien plus qu'il n'aurait voulu. Assez pour qu'Ostrup puisse réaliser la réalité de leur existence ? Sans doute pas. Pour ce qu'il en avait entendu, ils étaient encore préservés. Pour combien de temps encore ? Ses tentatives pour contrôler la vigilance de son cerveau en état d'hypnose avaient tout d'un fiasco. Pour ses rêves comme pour les intrusions consenties du neurologue, il n'avait aucune prise sur sa propre cervelle. Il la comparait à une unité de stockage, certainement gavé de données, mais dont le répertoire des plus anciennes aurait été effacé pour une cause inconnue, dont l'indexation des plus récentes s'établissait

en dépit de toute logique, dans le désordre le plus total, à un volume qui pour couronner le tout lui refusait toute autorisation d'accès, toute possibilité normale d'administration.

Quelle pouvait être à terme la réaction d'Ostrup vis-à-vis de lui, des Transfyges ? Pouvait-il être un danger pour eux ? Potentiellement oui, mais il était coincé. La seule solution pour préserver les autres aurait été de tout arrêter. Elle était inenvisageable : il devait aller jusqu'au bout du processus, quelle qu'en soit l'issue.

Non, décidément, rien n'est simple. Il se refuse à l'écrire clairement dans ses comptes rendus, mais Ostrup a l'intuition de ce que je suis. Plus exactement, je lui ai fourni tous les éléments pour comprendre. Je ne pense pas qu'il ait déjà assemblé la totalité du puzzle. Il en est encore au stade des soupçons. Il me considère, au mieux comme un fou potentiellement dangereux, au pire comme un meurtrier psychopathe. Je crois que je m'étais préparé à ce qu'il apprenne la vérité tôt ou tard. À force de fouiller mon cerveau, une contrepartie inévitable. Dois-je y voir l'explication de son changement d'attitude à mon égard ? Il m'a prévenu d'un déplacement professionnel l'obligeant à décaler les prochaines séances. Un répit bienvenu de quelques jours. Le temps de souffler. Et de réfléchir.

10.12.19_memo1

Durant ces dernières quarante-huit heures, je me suis résigné à rester ici. Temps exécrable et fatigue accablante. Je me suis contenté de dormir et d'accomplir mes habituelles sorties dans le quartier. Dommage. Je serais volontiers parti retrouver Darkman. Au lieu de cogiter des heures, vainement, en regardant la neige tomber, à me heurter toujours aux mêmes murs, aux mêmes angoisses et aux mêmes doutes. Je croyais naïvement que cette pause me permettrait d'y voir plus clair. Au minimum de distraire mon esprit de toutes ces questions. Au contraire, je

m'enlise. Et mon incapacité à organiser mes idées ne fait qu'accentuer mon énervement. J'ai revu la fille dans la rue. Je l'ai encore suivie. Je le sais. Je crois que je déraile, que je deviens cinglé pour de bon. J'ai peur.

10.12.20_memo1

Troisième jour. Je me sens mieux. Un peu. Libéré d'une lente décantation. À bien y réfléchir, la découverte d'un Adler Ostrup que je ne soupçonnais pas a largement contribué à ma confusion. Bien loin du médecin sympathique rencontré l'année dernière. Plutôt tordu en réalité. Mon cas le passionne. Lui aussi veut savoir qui est Zolf, c'est évident. Ses motivations dépassent désormais l'intérêt purement médical. Mon amnésie en deviendrait presque secondaire. Lui-même, d'ailleurs, évoque très clairement la solution d'investigations parallèles.

— “Le contexte dans lequel s'est produit ce que nous appellerons par défaut le choc mérite certainement d'être approfondi par une recherche historique précise. La confrontation de ce type d'informations avec les souvenirs, oserais-je dire réminiscences, hypnotiques de Faraday ne peut que nous aider à progresser dans la compréhension de son passé.”

Difficile d'être plus clair. Il veut enquêter du côté d'Ham-bourg. L'emploi du mot “réminiscence” n'est pas anodin. Dans son esprit, je pense qu'il signifie bien plus que la seule notion de souvenir. L'idée de traces liées à la persistance de l'âme. L'immortalité comme par hasard... Il tourne autour des Transphyges. En tout cas, il me faut devenir très vigilant et me méfier de lui. En commençant par trouver une solution pour le surveiller. Je vais bientôt être fixé. Je le vois cette après-midi.

10.12.20_memo2

Il continue à me mener en bateau. Il est tellement sûr de son pouvoir sur moi. Faire semblant de rentrer dans son jeu... Cette attitude me met à l'abri et nous permet de continuer. Il ne se

doute de rien. Il a reçu les résultats de la dernière salve d'exams. Comme la dernière fois, les radios et les scanners n'ont permis de déceler ni anomalies ni traces d'un hypothétique accident. Les analyses de sang sont très correctes. Si l'on s'en tient aux normes, je suis dans un état de santé étonnement satisfaisant. Je sais maintenant ce qu'il veut en me trainant ainsi de service en service : vérifier si je lui dis la vérité. Il cherche une preuve. Vaut-il choisir de me croire ou bien considérer mes paroles comme le délire d'un cerveau endommagé ? Transphyge ou mythomane ? Dans un sens, son désarroi m'amuse plutôt. À mon avis, il a déjà opté, sans encore se l'avouer, pour l'incroyable comme il le dit lui-même. Tout scientifique qu'il est, il a ce goût du mystérieux et de l'insolite. Aujourd'hui, si c'est bien moi le malade, je ne sais pas qui est le plus perturbé des deux par mon histoire. En ce moment, sur le front du traitement, statu quo. Les dernières séances d'hypnose n'ont rien révélé de nouveau. Ah, si ! Il a encore une fois changé la composition du cocktail médicamenteux dont il me gave. Une ultime tentative ?